

Benaissa Khalida
Maitre Assistante Classe A
Université Oran 2

Textes et contextes dans l'œuvre camusienne

Résumé

Parler de l'œuvre camusienne, c'est parler de Camus, de sa vie, parce qu'il est de ces gens dont l'œuvre et la vie sont intimement liées. Camus a donné toujours à son œuvre une couleur personnelle. On peut dire que l'œuvre de Camus est le miroir de sa vie. Il s'agit de montrer le rapport existant entre la vie et l'œuvre d'Albert Camus que Jean Paul Sartre admirait tant ; cette aptitude à lier la vie et l'œuvre, cette capacité d'être un homme d'action.

Mots-clés

Texte – contexte – littérature – pensée – vie.

Dans l'œuvre camusienne deux remarques s'imposent : d'une part , l'œuvre de Camus est considérée par la plupart des critiques comme étant une uni-

té indivisible, et d'autre part la vie de l'écrivain (Camus) est considérée par les critiques comme étant un facteur principal dans cette œuvre. C'est ainsi qu'en étudiant Camus, on se trouve acheminé vers une étude qui prend en considération et la vie de Camus et le contexte socio-historico-littéraire qui a entouré la création de cette œuvre.

Ce qu'on cherche ici, c'est de voir le rapport qui existe entre la vie et l'œuvre de l'auteur de *L'homme révolté*, d'une part, parce qu'on ne peut pas étudier l'œuvre de Camus sans étudier certains ouvrages considérés comme étant autobiographiques, où la vie de l'auteur entre en jeu, à travers certains aspects de la vie des personnages ; et d'autres part, parce que la pensée de Camus est liée à sa vie.

Pour comprendre ce rapport existant entre la vie de l'auteur et son œuvre, il ne suffit pas de lire des livres faits par ses biographes, il faudrait plutôt s'arrêter sur ses différents ouvrages où sa vie s'infiltré incessamment, aussi bien que ses carnets, ouvrages où sont réunis les notes de son journal intime.

En effet, une vingtaine d'années, avant d'avoir le prix Nobel, il semblait déjà avoir conscience de l'importance de l'expérience vécue dans la vie de l'écrivain. Ses carnets donnent une idée claire de ses préoccupations et de l'évolution de sa pensée. Il semble être très clair dans la façon d'aborder le sujet :

Le problème est d'acquérir ce savoir-vivre (avoir vécu plutôt) qui dépasse le savoir –écrire. Et dans la fin, le grand artiste est avant tout un grand vivant. (Étant

compris que vivre, ici, c'est aussi penser sur la vie - c'est même ce rapport subtil entre l'expérience et la conscience qu'on en prend. (Camus, *Carnets I*, 1962: 127)

Il explique aussi dans ses « discours de Suède » ainsi que dans certains articles d'Actuelles II, qu'il est intéressant d'observer et de déduire. C'est ainsi, qu'il cherche à préciser le rôle de l'écrivain dans la société et à définir l'art dans toutes ses expressions.

Ce qui l'intéresse, c'est de vivre sa vie en tant qu'homme, et en tant que créateur, c'est pourquoi, il met l'accent surtout sur la vie humaine et sur ses douleurs.

Ainsi, dans tout ce qu'il a écrit, il était conscient de son rôle ; en fait, son œuvre témoigne d'un intérêt accordé à la vie humaine et à tous ses problèmes. La vie, la mort, l'absurdité, la révolte, l'engagement et l'amour, sont des thèmes fréquents dans l'œuvre de Camus. Il n'a pas choisi d'être l'écrivain « objectif », c'est-à-dire celui qui fait une œuvre indépendante de l'activité quotidienne, ou celui qui théorise sans toutefois pratiquer, mais il a choisi d'être l'écrivain « engagé », celui qui théorise et pratique en même temps ; c'est-à-dire celui dont l'œuvre est intimement liée à l'activité quotidienne. Selon lui, l'écrivain ne peut que se voir dans le miroir de son entourage, il est l'éclaireur de ses semblables, parce qu'il est plus sensible qu'eux ; par sa sensibilité même, il doit les servir. Il affirme dans ses « discours de 10/12/1957 que :

Le rôle de l'écrivain, du même coup ne se sépare pas des devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. (Camus, *discours du 10 décembre 1957*, 1958 : 1072)

Camus a donc pour critère dans le monde de l'écriture, son expérience et sa vie.

Son enfance par exemple, reste pour lui une source d'inspiration et un moyen de distinction entre la beauté et la laideur, entre l'amour et la haine :

Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au bonheur d'être à la vie libre où j'ai grandi. Mais bien que cette nostalgie explique beaucoup de mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans doute à mieux comprendre mon métier, elle m'aide encore à me tenir... (Ibid, même conférence : 10)

De son enfance, l'auteur retient un souvenir non pas amer, mais nostalgique où la pauvreté se cache derrière le bonheur.

C'est dans *L'envers et l'endroit* que Camus donne une description de cette misère et de cette pauvreté où s'annonce déjà une des caractéristiques de sa pensée : celle de la relation avec le monde, dans le sens de ne pas couper les liens avec son entourage, et de vivre dans son milieu.

De son enfance algéroise, Camus garde beaucoup de souvenirs. Pauvreté, misère, quartier populaire, mais aussi mer, joie, beauté, et « loisir », telle était son enfance, une enfance capable de lui donner des sensations diverses et une sensibilité riche car il était exposé à différentes influences : influence socio-familiales mais encore influence climato-naturelle.

Connaissant la pauvreté et la misère, chez lui, à Alger, il a connu du même coup, la beauté d'une nature radieuse, le souvenir d'un « paradis perdu », c'est ainsi que se dessine son enfance, une enfance où il est difficile de mettre une limite entre ce qui gêne et ce qui peut égayer ; entre ce qui est une calamité pour les petits algérois et ce qui constitue pour lui une jubilation. C'est dans ce sens, qu'il est possible de comprendre la note suivante qu'on retrouve dans ses carnets :

Ce que je veux dire : qu'on peut avoir- sans romantisme- la nostalgie d'une pauvreté perdue. (Camus Albert. *Carnets I*, 1962 : 15)

Lorsque Camus revient à son premier ouvrage pour signaler l'importance pour lui de l'ambiance, où il a passé son enfance, il déclare :

Pour moi, je sais que ma source est dans *L'envers et l'endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction. La pauvreté d'abord n'a jamais été un malheur pour moi : la lu-

mière y répandait des richesses. Même mes révoltes ont été éclairées (Camus Albert, *L'envers et l'endroit*, préface, 1937 : 6)

C'est dans cette atmosphère qu'il a vécu, dans un quartier pauvre au milieu des ouvriers qu'il présente dans ce passage :

Les soirs d'été, les ouvriers se mettent au balcon. Chez lui, il n'y avait qu'une toute petite fenêtre. On descendait alors des chaises sur le devant de la maison et l'on goûtait le soir (Ibid : 24.)

Dans cet extrait, le désespoir laisse la place à des sentiments qui s'éloignent de tout mécontentement, pour s'ouvrir sur un nouveau plan, celui du dépassement : l'auteur fait preuve d'une lucidité capable de traduire les sensations concrètes en une poésie sensuelle.

De ce fait, de cette enfance et de cette indigence, il conserve un souvenir qui jaillit dans le bonheur, loin de tout ressentiment, l'auteur s'exprime en langage poétique ou les sentiments viennent compenser cette misère ; les méditations du jeune écrivain présentent un enfant qui dépasse ses conditions pour « goûter » le bonheur ; l'être humain chez lui, ne se contente pas de ses conditions matérielles, il les dépasse pour arriver à un stade plus avancé, où l'humanisme s'exprime à travers la poésie, c'est-à-dire une création artistique.

Dans son enfance, Camus est marqué aussi par l'absence du père. N'ayant pas connu son père qui est

mort à la bataille de la Marne pendant la première guerre mondiale, parce qu'il était petit, il a conservé, toutefois, le souvenir de celui qui était « ...mort au champ d'honneur comme on dit... » (Camus. « Entre oui et non », *l'envers et l'endroit*, essais, 1937 : 25)

Ce souvenir a fourni à l'auteur un thème qui se trouve dans ses ouvrages, celui du père absent ; l'absence du père existe dans *Caligula*, comme dans *Le malentendu* où ni dans la première pièce, ni dans la seconde, les personnages principaux, ne font mention de leurs pères. L'absence du père se trouve de même, chez le narrateur de *La peste*, le docteur Rieux, comme les personnages déjà cités, ne parle pas de son père.

Dans un autre ouvrage, Camus revient au souvenir de son père où il raconte une enfance pauvre et évoque, encore une fois le souvenir amer, celui d'un homme qui a perdu sa vie dans une bataille. (« Entre oui et non », *l'envers et l'endroit*). Ce père-absent, c'est celui qui n'a pas pu assister à une exécution d'un assassin d'une famille d'agriculteurs. Cet événement est repris par Camus (*Réflexions sur la guillotine*, *Essais*) où il raconte la réaction du père qui ne laisse pas à désirer :

Ce qu'il vit, ce matin là, il n'en dit rien à personne. Ma mère raconte seulement qu'il rentra en coup de vent, le visage bouleversé, refuse de parler, s'étendit un moment sur le lit et se mit tout d'un coup à vomir

(Camus, *Réflexions sur la guillotine*, *Essais*, 1957 : 1021)

Cette réaction témoigne d'un dégoût insupportable qui a eu des répercussions sur la vie et l'œuvre de Camus. En effet, le même événement est raconté de façon un peu différente dans *L'étranger* où Meursault, condamné à mort à cause de son crime se souvient du même événement que sa mère (la mère et le père de Meursault) lui a raconté.

Ainsi, l'image du père, pour Camus, est liée à des souvenirs funestes qu'il associe à son dégoût devant la peine capitale d'un criminel, une association inconsciente entre un être perdu et ce qu'il trouve de plus hideux dans la vie : la mort.

Cette hantise de la mort, ce dégoût de la peine capitale se font ressentir dans son œuvre où il exprime un rejet vis à vis de cette sauvagerie qui est capable de tuer les êtres humains au nom de la justice. On retrouve plusieurs fois le thème de la mort, comme pivot, dans ses romans et ses pièces. Caligula devient fou après la mort de sa sœur. *Le malentendu* est fondé sur l'assassinat de Jan par sa mère et sa sœur. La chute laisse entendre le cri de celle qui s'est jetée dans la seine. La peste est le roman de l'épidémie qui n'épargne ni enfant, ni vieil homme.

Si le père joue un rôle assez intense dans l'œuvre camusienne, la mère occupe une part très importante aussi. Cette mère quasi-légendaire, est évoquée dans *L'envers et l'endroit*, une œuvre de jeunesse, mais une œuvre qui témoigne d'un talent et qui annonce son génie. En racontant certains aspects de son enfance, Ca-

mus revient au souvenir de la veuve en lui donnant une place centrale. Dans les autres ouvrages, la présence de la mère est quasi-dominante ; à côté des thèmes principaux, celui de la mère, vient offrir encore une fois le souvenir de celle qui reste « silencieuse ». Dans *L'étranger*, la mort de la mère est le premier événement, et qui par la suite va déclencher une série d'événements. Dans *La peste*, la mère du docteur Rieux, vient le rejoindre à Oran, dans la ville assiégée par l'épidémie où sa présence revient souvent en reproduisant l'image de la mère de l'auteur, perdant son mari, qui a souffert pour élever ses enfants. Cette mère silencieuse qui contemple le monde de ses yeux, il l'évoque aussi à l'apogée de sa gloire en 1957, lorsqu'il décroche le prix Nobel qui lui a été décerné par l'académie suédoise : en s'adressant à un jeune algérien, et en défendant ses positions envers la guerre qui se passait en Algérie Camus évoquait son souvenir à Stockholm

J'ai toujours condamné la terreur, je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.

Lottman H, Albert *Camus*. Paris, 1978 : 625

La présence maternelle dans son œuvre littéraire est donc persistante est assez forte que ce soit d'une façon directe (la mère comme personnage principale jouant des rôles dans les romans ou les pièces) ou d'une façon

détournée (le remplacement de la mère par des substituts : la mer ou l'amante ou la terre).

La pauvreté, l'engouement pour la nature, l'absence du père, le dégoût de la peine capitale, le rôle de la mère, vont influencer et dicter une façon de vivre qui se voit dans les ouvrages de Camus ; une pensée philosophique qui transparait à la fois dans ses essais et dans ses textes littéraires. Camus a été considéré comme étant un philosophe qui propose une « doctrine de vie » à ses lecteurs. Le premier point qui illustre ce propos est son refus au « surnaturel » parce qu'il pense que ce monde « n'a pas de supérieur » (Camus A. Lettre à un ami Allemand, 4^o lettre, in Camus A. Essais : 241).

Ce thème se trouve à la base même de la philosophie camusienne ; il s'agit d'une philosophie qui dit « non au surnaturel » et « oui à la vie ».

Dès sa jeunesse, Camus a trouvé dans le désordre quotidien de ce monde un signe de l'absence de Dieu : ce monde de l'injustice suprême implique une vie qui n'a aucun sens « sacré ». Ainsi, un « non au surnaturel », « oui à la vie », une absence de Dieu et voilà que l'absurde surgit. A force de contempler ce monde, d'observer ses phénomènes, on arrive à être persuadé par l'absurdité de la vie. Ce monde n'est pas fait à la mesure de l'homme, et ce dernier s'y est trouvé par hasard. De ce fait, le monde sera « insupportable » et « les choses ne sont pas satisfaisantes » (Camus A. *Caligula*, 1944 :15), c'est pour cette raison qu'on arrive à voir que « les hommes meurent et ils ne sont pas heureux et c'est pour ces différentes raisons que l'homme

commence à sentir « la nausée », (tel est le cas de *Caligula*).

Ce monde est celui de la « chute », le bonheur y est rare et la vie se présente comme étant injustifiable d'où la première question à poser :

La vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue. (Camus A. *Le mythe de Sisyphe*, Essais, 1942 : 99)

C'est de cette question que naît un point essentiel dans la pensée de Camus, le point qui concerne le suicide comme remède à notre condition « absurde ». Cette question est liée au thème de la mort dont on a parlé plus haut. Si la mort vient achever une carrière assez précaire, que sera le sens de la vie ? Dans ce cas, il sera nécessaire de penser au suicide. Cette obsession de la mort et du suicide vient de cette contradiction entre l'homme et le monde ; tel est, en fait, l'avis de Camus : selon lui, entre l'homme et le monde, il y a un divorce, et ce divorce est le facteur essentiel qui mène l'homme à l'absurde. La naissance de cet « esprit absurde » est un pas à franchir pour arriver à la lucidité qui est une contradiction nécessaire pour savoir vivre.

Pour Camus trois types représentent « l'homme absurde », ce sont : l'amant, le comédien et l'aventurier » qui connaissent l'aspect précaire et éphémère de leurs vies, mais rien ne les empêchent de vivre et d'en profiter jusqu'à l'extrême. A ces trois type vient s'ajouter un quatrième : le créateur lui aussi est un type absurde, parce qu'il crée tout en sachant qu'il va mourir. De son raisonnement, de son observation, de ses conclusions, Camus arrive l'idée qui est l'apogée de sa pensée :

Je tire ainsi de l'absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté et ma passion. (Camus A. *Le mythe de Sisyphe*, 1942 :145)

C'est ainsi que la révolte trouve sa place dans la pensée philosophique de Camus. La révolte est le mouvement par lequel l'homme cherche à dépasser sa condition infirme, le mouvement par lequel l'homme refuse la condition absurde de ce monde, le désordre quotidien de cette vie, le sens précaire de sa vie, les limites qui transforment sa vie en un cercle vicieux, le non-sens d'une vie limitée. La révolte est une « confrontation » (Camus A. *L'homme révolté*, in *Essais*, 1951 : 145)

Cette révolte est une valeur positive qui ne doit pas aboutir au meurtre, bien au contraire, elle doit mener au « midi de la pensée », la pensée de l'équilibre humain et c'est ainsi que Camus revient à « sa » méditerranée, cherchant des valeurs qui peuvent redonner à l'homme sa grandeur. Ainsi, la révolte mène à la vie ; selon lui, l'homme par sa révolte, cherche non pas à détruire les valeurs, mais à les protéger. Cependant, ni la justice absolue, ni la liberté absolue ne sont capables de faire sortir l'homme de son dilemme. Pour trouver le salut Camus se revient au bord de la méditerranée. La pensée méditerranéenne est capable de faire donner un sens à des valeurs qui sont censées être dépourvues de sens.

Par la pensée méditerranéenne, Camus a trouvé le moyen de rapprocher son pays natal de son pays d'origine ; c'est le point de rencontre de plusieurs continents, de plusieurs cultures et de plusieurs civilisa-

tions. Il a trouvé dans la méditerranée, non seulement, des sites à décrire, une société à observer, une affaire à défendre, mais aussi une source de pensée inépuisable : la source grecque.

C'est le contexte socio-culturel qui était le stimulus qui a fait attirer l'attention de Camus sur la présence du monde méditerranéen.

De ce fait, on peut dire qu'en effet, l'œuvre de Camus est inséparable de sa vie ; pour mieux la comprendre, il faut d'abord s'arrêter devant les différents stades et événements de sa vie car la vie d'un écrivain joue un rôle essentiel dans son œuvre. En effet, il est difficile de séparer l'œuvre de Camus du contexte historique et littéraire. En bref, l'œuvre d'un écrivain est inséparable du milieu où celui-ci a vécu et a écrit.

Chez Camus, on remarque la présence d'une « alternance », d'une « bipolarité » ; chez lui le monde est divisé entre le Nord et le Sud, le mal et le bien, le beau et le laid, la pauvreté et la richesse, le soleil et l'ombre, « l'envers et l'endroit », « l'exil et le royaume »...

De cette « alternance » naît une cause, parce qu'il faut lutter pour le bien contre le mal, pour le soleil contre l'ombre, d'où la présence d'une cause dans son œuvre. Chez Camus, la littérature exige la présence d'une cause. C'est ainsi qu'on voit Camus mettant en scène l'homme et les valeurs humaines à la base de son œuvre. C'est ainsi qu'on le voit en train de lutter pour le salut collectif et pour « la justice et la liberté ». Camus a trouvé dans la littérature un refuge, il a considéré sa langue comme étant une patrie : « Oui, j'ai une pa-

trie : la langue française. »

Camus est un écrivain par sa vie et son œuvre, parce qu'il a voulu toujours « vivre ce qu'il écrit et écrire ce qu'il vit ».

Bibliographie

- Camus Albert, 1944, Caligula. Paris, Gallimard.
- Camus Albert, 1962, Carnets I. (mai 1935-février 1942) Paris, Gallimard, Coll. Soleil.
- Camus Albert, 1958, Discours de Suède, Paris, Gallimard (conférences prononcées à Stockholm le 10 décembre 1957 et à Upsal le 14 décembre 1957)
- Camus Albert, 1937, L'envers et l'endroit, Alger, impr. V. Heintz, Ed. Edmond Charlot, Coll. "méditerranéennes"
- Camus Albert, 1942, L'Etranger, Paris, Gallimard.
- Camus Albert, 1951, L'homme révolté, Paris, Gallimard.
- Camus Albert, 1942, Le mythe de Sisyphe, Paris, Gallimard.
- Lottman Herbert, 1978, Albert Camus, Paris, Ed. du Seuil.